

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1918)
Heft: 29

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉS

LES CANTIQUES DE LUTHER⁽¹⁾

II. *Echos de la tradition ecclésiastique latine.*

1. *Te Deum (Herr Gott, dich loben wir).*

La tradition veut que le *Te Deum* ait été composé par Ambroise, pour les besoins de l'Eglise de Milan. Très vite, il est devenu une « antienne » (antiphona ou répons : chœur ou solo avec assemblée, ou deux solistes, ou deux chœurs). Jadis on l'a chanté chaque jour (Règle de Benoît de Nurcie, 529). Aujourd'hui, ce n'est plus que dans des cérémonies qu'on l'entend ; il a été souillé par des usages politiques et militaires, à la suite de tueries victorieuses : on oublie qu'il fut, un jour, l'hymne d'adoration par excellence...

Le texte latin (W., I, 26) a cinquante-deux vers, que leur sens groupe en distiques, tercets, quatrains et quintil, d'une façon très irrégulière. On en possède une version du IX^e siècle en langue franque et plusieurs en langue allemande, par exemple celle de 1389, qu'on chantait encore à Brunswick en 1490 (HF., 357). Pour remplacer celle que, par exemple, le psautier évangélique de Maler (Erfurt, 1527) conservait, Luther en fit une nouvelle, en vers, que Klug publia en 1529 à Wittenberg. En

(1) Voir année 1917, N° 24, p. 223 à 234. — Ajouter à la bibliographie : Ph. WACKERNAGEL, *Das deutsche Kirchenlied*, Leipzig, Teubner, 1864, 5 vol. in-8^o (nous citerons : W. I., etc.). — Joh. ZAHN, *Die Melodien des deutschen evangelischen Kirchenliedes*, Gütersloh, Bertelsmann, 1889, 6 vol. (nous citerons : Zahn). — HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Geschichte des deutschen Kirchenliedes*, Hannover, Rümpler, 1861³ (nous citerons : HF). — Pour KÜMMERLE, nous citerons : Küm. et pour la Monatsschrift für Gottesdienst... etc. : MGD (voir 1917, p. 223).

1530, cependant, Blume ne l'adopte pas encore. Ce texte, une merveille de transposition, est rigoureusement composé de distiques, qui appellent l'exécution antiphonaire. Il est si concis qu'une traduction française me semble irréalisable, si l'on veut garder la musique qui servit à Luther. Elle date du moyen âge. On sait par Jean Walther que Luther prit grand soin de l'adapter à son texte ; mais elle est monotone, et ne produit d'effet de beauté que si elle est exécutée par un chœur nombreux. Le *Chorbuch* (N° 12) en donne une bonne version de Calvisius. Bach l'a utilisée dans deux cantates.

*2. Veni Redemptor gentium (Nun komm, der Heiden
Heiland).*

L'origine de cette hymne remonte à Ambroise aussi (W., I, 12). Elle a sept strophes, consacrées à l'« immaculée conception ». Il y en a des versions allemandes datant du XV^e siècle (W., II, 755, 891, 1318) ajoutant un « Gloria Patri » comme huitième strophe. Dues à des moines, elles insistent d'une façon désagréable sur le mystère traditionnel. Luther en a modernisé le texte, sans que, pour le fond, il l'ait rendu supportable. On trouve son cantique dans les deux psautiers d'Erfurt, 1524, avec un air ancien, et, chez Walther, 1524 et 1525, une harmonie à cinq voix. Il est devenu, chez les luthériens, le principal chant de l'Avent. Bach en a fait usage dans trois cantates.

3. Credo (Wir glauben all an einen Gott).

Quelle que soit la date exacte du « Symbole des apôtres », on peut compter que sa version latine est en usage à Rome dès le VI^e siècle. Un texte allemand a été toléré dans le culte, dès le XII^e. On en possède qui datent du XIV^e et du XV^e (W., II, 664, 665), résumant le « symbole » en une strophe de dix vers irréguliers. Luther en a fait une paraphrase, trois strophes de dix vers, égales entre elles (deux quatrains et un distique). Une strophe est consacrée au Père et à sa providence, une à la vie du Fils de l'homme, et une aux trésors spirituels. Bien loin d'être guidé par un intérêt dogmatique, Luther appelait son cantique une offrande, sacrificium laudis, et toutes les liturgies du XVI^e siècle l'ont pris à ce titre. Il parut à Wittenberg en

1524. La meilleure transcription de l'air me paraît être celle de Plass (MGD, 1900, p. 80), car elle est prosodique.

1

Nous tous — croyons en un seul Dieu
Créateur de ciels et terre.
Nous faire ses enfants heureux,
Tel est le vœu de ce Père !
Il nourrit les corps, les âmes ;
Aux maux il ouvre une issue ;
Jusqu'à l'heure qu'il proclame,
La mort même est retenue !
Il veille, il prévoit, il maintient
Tout, par sa main, pour notre bien.

2

Nous tous — nous croyons en Jésus
Son Fils et notre Maître.
Jadis en gloire il fut reçu :
En gloire il va reparaître !
Il est né de pauvres hommes
Mais la foi nous le révèle,
Saint, alors que nous ne sommes
Que pécheurs au cœur rebelle.
Mourant en croix, humilié,
Il fut par son Dieu réveillé.

3

Nous tous — nous croyons à l'esprit,
Force d'amour éternelle ;
Les pauvres en sont enrichis
De dons, de joies nouvelles.
Il maintient toute l'Eglise
Unie aux pieds de son Maître,
Et nos fautes sont remises
Et nos corps peuvent renaître.
Après ces combats et ces maux
Nous revivrons près du Très-Haut.

On comprend qu'au XVII^e siècle les orthodoxes se soient offusqués de cette allure pratique. Mais la rudesse de la mélodie a été cause aussi de l'oubli dans lequel est tombé le « Patrem » — comme on disait pour le *Credo* de Luther. On adoucit ses angles, on la corrompit, et elle disparut. Hoffmann de Fal-lersleben en a retrouvé l'origine en 1829 ; elle date du XVe siècle. D'autres traductions du *Credo* eurent grand succès : celles des Vieux-Tchèques Michel Weisse (1531) et Michel Thamm (1566), et celle de Tobie Clausnitzer (1618-1684). La tradition liturgique voulait que le *Credo* fût confié au chœur ou à l'assemblée, sans coupures ; sans orgue, pour que le texte fût bien entendu de tous, ou après un prélude spécial qui le mit en valeur. Les versions à quatre voix de Hassler et de Bach (*Chorbuch*, 25) sont d'une beauté de cathédrale, à condition d'être exécutées par des masses, et par des croyants expérimentés en la foi.

4. *A solis ortus cardine (Christum wir sollen loben schon — Was fürchstu, Feind Herodes).*

Caelius Sedulius a été prêtre du temps des empereurs Théodore et Valentinien III, au V^e siècle. Il a fait des hymnes latines

sur des miracles du Vieux Testament, sur la Trinité et surtout un Abécédaire, vingt-huit acrostiches en vers de huit, sur la vie de Jésus. Les strophes sur la nativité étaient fort populaires au moyen âge. On en a des traductions allemandes du XV^e siècle (W., II, 562, 756) et du XVI^e avant Luther (W., II, 1348). Celui-ci reprit en œuvre le texte de Sedulius, choisit aussi les sept premières strophes et y ajouta l'usuel « *Gloria Patri* ». Pour avoir été publié en 1524, en même temps que son *Veni redemptor*, l'hymne *A solis ortus* est bien plus naïve, plus chaste et plus adaptable à nos cultes de Noël (W., III, 17) :



1

2

Louez le Christ dans tous les temps : (*p*) Céleste espoir, bonheur secret,
Le Fils de l'homme aura nos chants ! Promesse antique de la paix,
Jusqu'aux plus lointains horizons, Premier-né longtemps attendu,
Luit le Soleil aux purs rayons. Par des cœurs humbles, bien reçu.

3

(*pp*) ...Dans une crèche il est couché,
Il est grand par sa pauvreté.
Pour lui, pour ce Sauveur parfait
Sa mère n'a qu'un peu de lait...

Il parut d'abord sans musique. En 1525, le psautier de Walther dit qu'on peut « utiliser les notes du chant latin ». Blume, en 1530, ne donne aucune indication de musique. Mais le psautier de Dyon à Breslau, 1525, donne la mélodie ci-dessus, qui est un arrangement de l'air latin. Il est devenu très célèbre. Praetorius et Crüger l'ont richement harmonisé comme choral, et Bach en a fait une cantate.

Les strophes 8, 9, 11 et 13 de l'hymne de Sedulius étaient dès longtemps chantées au jour des Rois. Luther les reprit plus tard — le 12 décembre 1541, dit Jean-Gottlob Walther dans ses souvenirs du réformateur. Elles furent publiées par Klug en 1543, avec renvoi à l'air des premières strophes, qui prévalut

contre une mélodie strasbourgeoise des plus curieuses (Küm. IV, 100). Le cantique « Was fürchstu » n'a pas acquis droit de cité durable dans les psautiers, même au XVI^e siècle.

5. O lux beata Trinitas (Der du bist drei in Einigkeit).

Les deux strophes de cette hymne du Ve siècle ont dû être populaires. En 1524, le recueil de Sigmundslust en publie une version allemande (W., II, 1386, deux strophes et un Gloria Patri). Le poète tchèque Weisse en a fait une en 1531 (Zahn, 335^a). C'est probablement de lui qu'est venue à Luther l'idée d'en faire une à son tour ; elle parut chez Klug, à Wittenberg, en 1543 (W., III, 50 ; Zahn, 335^b). Elle n'a pas de valeur poétique ; elle sert à montrer le désir que Luther avait de donner des équivalents du latin populaire. On l'a cependant chantée jusqu'au XIX^e siècle ; Crüger, Melchior Franck, Schein et Gesius l'ont harmonisée, ce qui prouve le crédit de la mélodie.

6. Media vita in morte sumus (Mitten wir in Leben sind).

D'une toute autre valeur est l'antienne de Notker l'ainé, de Saint-Gall, † 912 (W., I, 141). La légende dit qu'il la fit en voyant des charpentiers assemblant les poutres d'un pont sur une gorge profonde. Elle devint si vite populaire qu'on dût l'admettre dans le culte. Elle devint aussi un chant de guerre, ayant une vertu magique contre l'ennemi ; c'est pourquoi un synode de Cologne (1310) interdit qu'on s'en serve comme injure... On en possède des traductions allemandes en prose et en vers de 1422 (W., II, 991-992) et de 1514, et d'autres postérieures à celles de Luther. Celui-ci prit la strophe courante, et lui en adjoignit deux autres (W., III, 12). L'air est connu par un « graduel » du XIII^e siècle, mais il s'est modifié dans la bouche du peuple, qui le savait par cœur, preuve en soit que Blume, encore en 1530, ne le donne pas avec le texte de Luther. L'antienne est devenue un choral d'assemblée ; elle paraît à Erfurt en 1524 sous le titre de « Louange » ; avec mélodie en 1525 chez Walther. C'est un chant sévère, qu'adoucit toutefois l'expérience chrétienne ; il n'en est pas de plus opportun en temps d'épreuves et de malheurs publics.

I

Toujours entourés de mort,
Sur terre il faut vivre :
Qui veut nous rendre plus forts,
Et qui nous délivre ?
Toi seul, Dieu de nos pères !
Nous confessons tous les péchés
Dont nous t'avons contristé.
Sauveur plein de miséricorde
Eternel, Dieu fort
Ne laisse aucune âme
Succomber au faix de mort.

2

Toujours, en ce grand combat,
S'ouvre une agonie :
Qui sera notre avocat,
Garant de nos vies ?
Toi seul, Sauveur des pères !
Ton cœur s'émeut devant nos maux,
Nos erreurs et nos vains travaux.
Sauveur plein de miséricorde,
Eternel, Dieu fort,
Ne laisse aucune âme
Défaillir devant la mort.

3

Toujours revient le remords
Des fautes passées...
Elles sont, à grand effort,
Toutes effacées
Par toi seul, Fils du Père !
Et ton sacrifice, ô Jésus,
A suffi pour tes élus.
Sauveur plein de miséricorde,
Eternel confort,
Garde, ô Dieu, nos âmes
D'abandonner ce trésor !

Seule, une masse chorale peut dominer un pareil sujet. Le *Chorbuch* (17) donne de belles versions d'Erythrée et de Bach à quatre voix, et d'Eccard à cinq voix.

7. *Victimæ paschali* (*Christ lag in Todesbanden*).

Cette séquence (1) de Pâques (W., I, 199) date peut-être du XII^e siècle. Elle comprend vingt-quatre vers latins, que l'on finit par chanter en y intercalant un chant populaire allemand, *Christ ist erstanden* (W., II, 39-42), du XIII^e siècle également, puis sa version du XV^e (W., II, 935-962). C'est un des cantiques les plus joyeux de la chrétienté. Il a une histoire particulière. En 1903, on le chantait encore, sans guère le comprendre, dans

(1) Nom donné au moyen âge au texte en prose, puis cadencé, que l'on mit « à la suite » de l'épître ou de l'évangile, sous les notes de l'*Alléluia*. Il s'en fit un tel abus qu'on n'en admit plus que trois, dont le *Victimæ paschalis*, et le *Veni sancte spiritus*. Les luthériens ont gardé l'emploi des séquences jusque dans le XVIII^e siècle ; elles furent remplacées par le « *choral du jour* », choisi en accord avec la péricope ou lecture biblique de chaque dimanche et fête ; et par la *cantate*.

les célèbres « sept communes » du plateau d'Asiago, — ce petit groupe de villages « cimbres » en terre italienne que se disputaient l'Autriche et l'Italie ! Il y est venu par les psautiers catholiques du XVI^e siècle et par les anciens prêtres envoyés d'Allemagne dans les « sept communes »... Luther disait : « On se lasse de tous les cantiques, mais de celui-là, jamais ! Il le faut entonner chaque année ». Il le traduisit donc et l'élargit en sept strophes (quatrain, distique, orphelin), en vers assez négligés, mais d'une grande beauté d'images (W., III, 15). Voici l'air tel qu'il est dans Blume (1530) :

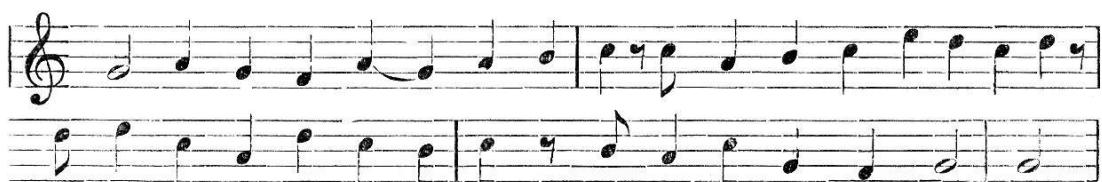


4	O lutte unique, ô quels combats ! La Mort contre la Vie ! Mais l'Epouvante reste là Vaincue, inassouvie :	Elle a pour toujours connu L'amertume des vaincus, La honte et le silence.
5	Que par tous ce jour soit fêté : Joie, amour, espérance ! Le Seigneur est ressuscité Renais, ô confiance !	Nos péchés sont effacés, Ouverte est l'éternité, La nuit est disparue !

Cette strophe 4 était, disait Luther, la traduction du « *Mors et vita duello — Conflixer mirando* » et il ajoutait : « Quel que soit l'auteur de la séquence, il doit avoir eu un sens chrétien fort élevé pour trouver cette image du duel de la Mort et de la Vie ». Son cantique parut en 1524 dans les deux psautiers d'Erfurt, et avec trois harmonies différentes chez Walther en 1525. L'air est très ancien. Michel Weisse (1531) et quatre luthériens (dont Dietrich de Nuremberg, Val. Triller et Nic. Herman) ont traduit aussi le « *Victimæ paschalis* ». Le *Chorbuch* (3) donne le texte de Luther en versions à quatre voix de Decker et de Bach, et à cinq voix d'Altenburg.

*8. Veni Creator spiritus (Komm, Gott Schöpfer,
heiliger Geist).*

La tradition fait remonter à Grégoire cette hymne « in die pentecoste », en sept quatrains, vers de huit syllabes (W., I, 104). Ce qui est sûr, c'est qu'il en existe des traductions allemandes antérieures à Luther (HF, 133, 139, 208, du XIII^e siècle). La sienne, en sept strophes, parut en 1524 à Erfurt, avec plusieurs modifications à l'air médiéval dès 1525. La voici d'après Blume :



I	4
Viens, Dieu créateur, saint esprit, Jusques dans l'esprit des humains Et de ta grâce les remplis Et les conduis au droit chemin.	A tes dons il n'est point de fin ; En toi, les plans de l'Eternel Toujours arrivent à leur fin, Danstout cœur d'homme sous le ciel...

Le *Chorbuch* (14) en donne deux versions à quatre voix de Praetorius et de Bach, aux harmonies pleines et sévères ; c'est une grave musique de Pentecôte. Mais plus belle encore est la séquence.

*9. Veni sancte spiritus, mentes (1) (Komm, heiliger Geist,
Herre Gott).*

Attribuée encore à Grégoire ou à Hraban Maur (W., I, 104). Elle a sept quatrains de huit syllabes.

On en connaît une version allemande de 1460, à une strophe (HF, 212), avec sa mélodie, que Luther disait être « dictée, comme les paroles, par le Saint-Esprit ». On en a deux manuscrits du XV^e siècle aussi ; elle est très différente de l'air latin et doit avoir une source populaire. C'est elle, en 1524, à Erfurt et

(1) Ainsi distinguée du *Veni sancte spiritus Et du roi Robert de France*
† 1031.

chez Walther (1524, avec chœur 1525, Blume 1530), que Luther publie avec son cantique. Celui-ci a trois strophes :

1

Oh ! viens, Saint-Esprit, Saint-Esprit,
Et des vrais biens nous enrichis.
Dans les cœurs croyants mets un feu
Qui brûle de la terre aux cieux !
O Dieu, qu'un éternel rayon
Vienne éclairer les nations
Et les guide sur la terre
Pour qu'ils t'adorent, toi leur Père,
Alléluia !

2 (1)

Oh ! viens, Saint-Esprit, Saint-Esprit,
Clarté d'en haut, trésor sans prix !
A tous les cœurs droits montre encor
Quel tendre Père est le Dieu fort !
O Dieu, préserve-nous d'errer
Et de plus jamais préférer
A Jésus un autre maître :
Il a l'empire sur notre être,
Alléluia !

3

Oh ! viens, Saint-Esprit, Saint-Esprit,
Pour consoler les cœurs contrits !
Fais-nous trouver doux de servir
Et trouver juste de souffrir...
O Dieu, rends-nous toujours plus forts
Et nous prépare, avant la mort,
Aux combats sous ta bannière
Pour vaincre tous tes adversaires.
Alléluia !

Le *Chorbuch* (15) a deux magnifiques versions à quatre voix, de Hassler (utilisable pour solo et orgue, d'un grand effet) et de Bach (motet N° II ; cantates « Wer mich liebt » et de Penticôte). C'est un des plus beaux cantiques de Luther. Il fut, dès 1526, le principal des chants d'entrée, pour les services ordinaires, et devint ainsi très populaire.

10. Da pacem domine (Verleih uns Frieden).

On peut étudier ici cette antienne (qui sert encore à laudes ou vêpres dans le rituel romain; voir le texte dans Küm., I, 767), même en ignorant sa date d'origine. Elle a été populaire au moyen âge; il y en a une version de Jean Kolros dans le psautier évangélique de Zurich de 1560. Luther en a fait une, qui a paru chez Klug en 1529 et à Nuremberg en 1531 (Blume ne l'a pas encore) :

(1) Les strophes 2 et 3 ont été conformées au mètre de la 1^{re}; Plass [MGD 1900, p. 72] va plus loin, et n'admet comme authentiques que des rimes masculines.



Par grâce, ô Dieu, répands ta paix ; — Dans les temps où nous sommes
Nous ne comptons sur les bienfaits, — Sur les armes d'aucun homme :
C'est toi seul qui nous délivre...

Le *Chorbuch* (21) offre deux versions à quatre voix d'Erythrée et de Bach, et à cinq voix d'Eccard et de Gesius ; la seconde et la quatrième donnent, en outre, un texte postérieur en prose. L'œuvre de Félix Mendelssohn-Bartholdy, écrit en 1830, est sans attaches avec l'air des psautiers luthériens, mais il est facile et digne d'être employé dans nos cultes ; il exige l'orchestre. Quant à l'air ancien, il est devenu le favori du peuple. On le chantait entre l'épître et l'évangile, en latin ou en allemand, puis en allemand seulement ; ou bien après le sermon, en guise de prière d'intercession, ou bien après la communion. Dans les villages, le régent sonnait trois fois le jour un « Da pacem » pour que l'on priât ou chantât l'antienne — la coutume serait à reprendre ! — puis on se contenta de la cloche, qui perdit alors sa raison d'être. Mais le texte de Luther a subsisté dans les psautiers jusqu'à nos jours ; il est tragique de constater qu'il est encore dans celui d'Alsace, publié en 1913, au seuil de la grande guerre...

II. Jesus Christus, nostra salus
(*Jesus Christus, unser Heiland, der von uns*) (1).

Avec ce cantique latin, nous arrivons au seuil du moyen âge et des temps modernes. Il s'agit, en effet, d'un cantique de « saint » Jean Huss, comme disent les psautiers évangéliques (2) (Erfurt 1524, voir Blume N° 21). Les neuf quatrains latins,

(1) Ainsi nommé, pour le distinguer d'un autre cantique de Luther, *Jesus Christus, unser Heiland, der den Tod*, dont nous parlerons plus tard.

(2) Voir *Theol. Studien und Kritiken*, 1918, cahier 3, le second article de Knoke sur les Psautiers luthériens contemporains de Luther.

aux vers de sept syllabes, traitaient de la sainte Cène (*Carmen de Cœna*). Luther déclare ouvertement qu'il les « corrige ». Ce n'est plus une traduction. Ses dix strophes ont des vers irréguliers, négligés; les idées ne sont pas mises dans le même ordre. Huss se bornait à la contemplation des saintes espèces; Luther, plus pratique, exhorte le fidèle à s'examiner, à louer Dieu ; il appelle les « pauvres » et leur demande d'aimer, en retour des grâces divines (W., III, 10). L'air est conservé, tel qu'on le chantait au XV^e siècle. Walther le mit à cinq voix en 1525. On l'a chanté jusqu'au XVIII^e siècle lors des services de communion.

* * *

Voilà donc onze textes latins que Luther a voulu rendre au peuple, soit en complétant des traductions antérieures, soit en les revisant. Conformément à sa nature, il a été transpositeur au moins autant que novateur, mais avec liberté. Ce qu'il a gardé du passé, il l'a transformé pourtant de telle manière qu'on doit dire : C'est du Luther ! De la foule des hymnes du moyen âge, il ne prend que celles-ci, et encore l'une d'elles est d'un hérétique... La raison en est dans ses expériences chrétiennes. Ce petit nombre d'hymnes est le symbole du peu qu'on puisse conserver des âges obscurs qui précèdent la Réforme. On remarquera, dans ce groupe, le rôle médiateur de la musique : lorsqu'un air est devenu populaire, Luther le conserve et lui donne un texte allemand, qui bénéficie de la popularité de sa mélodie d'emprunt.

Dans un nouveau chapitre, j'aborderai les hymnes d'un autre groupe liturgique et ceux dont il a créé lui-même les sujets.

L^{is} MONASTIER-SCHROEDER.